Le tiroir secret

Autor(en): **Choquard, Françoise**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **103 (2000)**

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685047

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le tiroir secret

Françoise Choquard

Les emplacements successifs de ce fameux meuble trop longtemps appelé et à tort «secrétaire de mon père» me reviennent sans effort en mémoire. Si je mets en mots les souvenirs qu'il fait ressurgir, c'est bien pour le débaptiser et lui redonner sa véritable origine. En effet, il me vient de ma mère! Hélas! plus personne avec qui débattre de tel ou tel souvenir puisque les années m'ont poussée dans ce redoutable rôle d'aînée! Ainsi certains pans de mon existence n'existent qu'entre ma plume et moi-même et me dispensent des doutes autant que des certitudes.

Pour en revenir au secrétaire, force m'est de camper le salon de la maison de mon enfance. Dans une bâtisse carrée construite sur trois étages, un des côtés du salon ouvrait ses fenêtres sur la route communale et l'autre sur une cour menant par le jardin vers les écuries. Ai-je vu une seule fois leurs voilages tirés sur le ciel et ses nuages? En place, un lourd damas carmin les encadrait, marié à la tapisserie elle aussi rouge-vin dans laquelle une multitude d'oiseaux dorés me rendaient perplexe. En un ordre rigoureux ceux-ci se déployaient tête en bas et tête en l'air. Pour l'enfant que j'étais, la moitié d'entre eux auraient peut-être la chance de s'échapper quand les autres devaient s'écraser au sol sans pitié!

Curieusement tourné du mauvais côté, un piano droit était masqué derrière un paravent chinois. Là, tissés dans une étoffe noire et entre des tiges stylisées, à nouveau des oiseaux dorés! Dans une savante symétrie, un tapis lui aussi chinois démarquait deux bergères copies Louis XV de leur divan inconfortable à souhait. Isolé dans un angle mort de cette pièce solennelle, sans même une chaise dans son voisinage, un ancien secrétaire en dos d'âne semblait n'intéresser personne. Un peu trapu, car raccourci de deux gros centimètres, son intérieur avait été mal restauré avec un bois sans âge. Sacrilège à mes yeux, j'en veux encore à l'apprenti bâclant son métier. Cependant la patine de son noyer clair, les dessins de marqueterie et la délicieuse frise de son aplat supérieur lui conféraient fière allure. Comme jamais personne ne l'approchait, ni n'ouvrait son rabat ou ses tiroirs, je me pris pour lui d'un étrange intérêt et me jurai qu'un jour – mais quand – je ferais connaissance avec tous ses coins et recoins, ses possibles secrets.

Dans les familles de nos parents, la discrétion devait être une vertu cardinale, car non seulement elle dépouillait les conversations du moindre thème de biens, promesses d'héritages, filiation des acquis et autres

affaires bancaires, mais encore elle éloignait tout caractère intime dans les propos. Pourquoi certains jours fastes, avant le baiser du soir, ne nous racontait-on pas l'histoire de nos parents, de leur rencontre, de l'installation dans la maison, du choix de leurs meubles, des tableaux accrochés aux murs ou alors, et pour répondre à mes angoisses enfantines, l'histoire des oiseaux dorés retenus dans le salon fermé? Dans ma mémoire revisitée, seuls nos devoirs scolaires et nos ablutions d'avant le coucher formaient le souci d'une maman trop lasse pour son âge. En revanche, les soirs d'invitation, les conversations fusaient de partout, relevant les caprices du temps, la saison des colchiques et des vaches malades, parfois les pique-niques de la belle saison. A Noël, le salon ouvrait ses portes à tout un monde endimanché: imparables, les poésies des enfants habillaient la fête, comme plus tard le solo du «Minuit chrétien» envahirait l'église prise d'assaut. Les soirs de bridge, le garde-manger défendu nous fascinait avec ses délices sur assiette et parfois, au cours de réunions familiales, nos parents exécutaient ensemble quelque partition de musique. Maman tournait ses pages avec grâce, quand bien même son bras me choquait dans son dénudé. Le mot charleston passait de bouche en bouche et les messieurs faisaient grand cas des vins servis en carafe! Après ces jours d'exception, le salon refermait énergiquement ses portes vitrées et je devinais, à nouveau et pour longtemps, le secrétaire voué aux seuls oiseaux dorés!

L'intimité de la famille se réclamait d'une autre pièce, de mesures restreintes, avec son appareil de TSF et la voix nasillarde des nouvelles, son lit de repos pour une mère toujours dolente, la bibliothèque et les grands Littré, deux trois prix Goncourt entre d'édifiants livres reliés ainsi qu'un autre secrétaire, léger celui-là, où nous tirions la langue sur nos cahiers d'école. C'est de là sans doute qu'on m'écrivait dans mon pensionnat, me donnant des conseils d'obéissance, d'ordre et d'orthographe policée, en se retranchant derrière un éternel «nous t'embrassons tous». Puis vint la guerre et, dans un lointain hôpital, ce drame qui nous prenait une maman dans ses déchirants quarante ans. Plus tard, dans la ville-frontière, passèrent des réfugiés italiens, des réfugiés français. Le salon, qu'un désir frivole avait encore, peu de temps auparavant, rajeuni avec tapisseries et rideaux clairs, s'employait à réunir de superbes officiers parlant avec fièvre et tous en même temps. On tirait le guéridon entre les fauteuils, servait quelque alcool avec de maigres canapés, on vidait surtout beaucoup de cendriers. Le secrétaire meublait toujours son angle mort, coincé plus encore derrière la porte vitrée, grande ouverte ces jours de brouhaha. Dans les deux tiroirs du meuble esseulé – pourquoi alors mon désir d'investigation remis d'année en année? – seuls semblaient dormir cartes de bridge et tapis de table, devenus avec les circonstances aussi futiles qu'insolites.

Dans ces années, les charges de la maison devinrent lourdes à notre père, que désormais seuls les chevaux allaient passionner. Un déménagement s'imposa. Comme il fallait s'y attendre, le secrétaire fit de nouveau corps avec l'horloge, le piano droit, le tapis chinois et les copies Louis XV, dans un salon modeste, lequel n'eut guère plus de vie que celui de la maison quittée. La vie changeait, ses habitudes aussi. Soumis et pour maintenir un semblant de vie familiale, on se tenait volontiers dans la salle à manger où un poêle en faïence donnait quelque chaleur compensatoire.

Puis les uns et les autres nous sommes partis, toujours pour la bonne cause des études, de la vie professionnelle et des mariages au pluriel. Il mourut tard, le vétérinaire, nous laissant peu de bien et ses meubles devenus tout à coup singuliers puisqu'il allait s'agir de les partager. Le sort me légua le secrétaire en dos d'âne, toujours un peu trapu, toujours blond avec sa frise, sa marqueterie et son intérieur mal restauré. Avant l'arrivée du déménageur, je vidai ses quelques tiroirs sans doute trop à la hâte. Il me semblait ce jour-là que le pauvre meuble n'avait jamais eu ni sa vraie place ni un emploi digne de sa fonction. Sous mon toit, il en serait autrement, je me le promis avec force! Bien en vue au salon de musique et en attendant d'y faire des écritures – ah! des écritures, me disais-je alors fervente –, il contiendrait les trésors épars de mes enfants. La vie est allée trop vite et il y a longtemps que ce sont celles de leurs enfants que je garde là avec religion.

Dernièrement, pour le préserver des méfaits du marteau-piqueur (un vieux rêve de fenêtre supplémentaire), je le changeai de pièce, le dépoussiérai longuement et le gorgeai de cire d'abeilles. Soudain un bruit, une légère résistance à mon chiffon. Le va-et-vient d'un objet mal défini sous le troisième petit tiroir, derrière le rabat. Ramenée à la lumière, une longue tige fixant une barquette m'attendait. Cachée là, une missive adressée à ma mère, avec un timbre postal de Paris. Le message émane de son frère préféré, dentiste et aussi poète à ses heures. Il ne me reste qu'à interpréter: elle seule pouvait connaître la cachette du tiroir secret, que jeune fille elle aurait peut-être pratiquée. Mariée en noir, je l'avais oublié, cette dernière de neuf enfants n'avait-elle pas quitté la maison du vieux père décédé pour celle de son mari – emménageant les meubles, et donc le secrétaire, dans la foulée. Dix ans plus tard et dans l'urgence, cette réponse de Paris serrée dans la cachette puis ensuite… oubliée pendant les quelques saisons accordées à sa destinataire! Je tremble! Quelle crise de conscience mise en mots, quel appel de détresse aiguë furent-ils envoyés par cette mère de trois enfants déjà, à qui tout autre maternité était interdite? Mais a-t-elle seulement attendu autre chose que l'extrême rigueur de l'Eglise de ces temps-là? Acceptation totale et soumission au destin, lui écrit-on sur deux pages, consciencieusement remplies. Je replie la missive, la remets dans son enveloppe, la ressors pour un

examen plus minutieux, jauge les marges, la couleur de l'encre, l'écriture si penchée à l'envers qu'elle me met mal à l'aise. Tous ces mots d'homme pour ne pas prendre position, pour laisser toute femme à son destin de femme… J'ai mal pour ma mère, figée dans l'âge de mes filles aujourd'hui, les rôles s'inversent, le temps bascule, je compte et recompte les années, fais ressurgir la naissance d'alors, joue avec ce tiroir qu'il m'aura fallu découvrir après soixante-trois années de secret inviolé! Un curieux parfum s'en échappe, celui du bois patiemment poli et qui vieillit bien. Peu à peu une pensée s'introduit, que je refuse d'abord mais à laquelle je sens que je vais adhérer: cette lettre voulue cachée d'abord, puis oubliée, ne dit-elle pas en clair que la jeune femme malade d'alors, à nouveau enceinte, a cru au miracle de la vie qui vient, quelle qu'elle soit…

Entre-temps le secrétaire a repris sa place, dans cette pièce que le soleil du soir inonde à souhait! Ici, sur son rabat toujours mal restauré, ma page blanche se surprend à piéger émotions, souvenirs doux et cruels pour reconstruire peu à peu une enfance – et par delà ma vie entière – dans un climat de vérité acceptée. Certains jours, quand ma plume est en veine, il me semble même voir s'échapper deux ou trois oiseaux dorés, coquins derrière les voilages tirés…

Françoise Choquard (Berne), romancière et nouvelliste. Elle a publié six romans – dont deux ont été récompensés par le Prix de la République et Canton du Jura, Les Trois Maisons *(1979) et* Vert et bleu *(1981) et un par le Prix de la Ville de Berne,* L'Hiver lucide *(1989) – plus de vingt nouvelles dans différentes revues et a participé à quatre ouvrages collectifs. Elle a reçu différentes distinctions littéraires.*